

qu'il ne se transforme point en vanité ; et remarquez que cet orgueil raisonnable humilie la petite vanité des autres hommes , la force à se replier , à lui rendre hommage.

En un mot , l'hypocrisie n'est qu'un mot vague , et tant qu'on ne l'applique pas à des faits , il ne signifie rien.

Il ne suffit pas , pour le justifier , de dire que les quakers sont des *Jésuites protestans*. Ce n'est qu'une injure , un préjugé de plus , et je demande des faits. Si les quakers ressemblent aux jésuites par la douceur , l'indulgence , la tolérance , par l'art de se faire croire , c'est leur ressembler par le bon côté. M. M— leur rend au moins justice , en avouant qu'ils ne ressemblent pas en tout aux jésuites , et par-là il efface ce que M. Chatellux a légèrement avancé à cet égard.

Je ne suis point étonné que les quakers aient l'art de persuader. Ils le conservent depuis cent cinquante ans , et c'est une preuve qu'ils méritent la confiance publique ; car ils l'eussent perdue , s'ils n'eussent été que des charlatans , que des hypocrites. Le tartuffe est un homme qui ne s'aide pas à s'égorger de ses propres mains , et une secte

ne peut être tartuffe pendant près de deux siècles , sur-tout des siècles éclairés.

On crie beaucoup dans le nôtre contre l'hypocrisie. C'est le reproche ordinaire que font , aux sectes graves et religieuses , les hommes qui se prêtent à la corruption actuelle , et qui veulent se justifier de leur coupable facilité. Il semble qu'après avoir abjuré toutes les vertus , on ne veuille pas même se donner la peine de les feindre. Peut-être , pour se débarrasser du poids de l'estime due à la vertu , a-t-on calculé qu'il étoit plus simple de nier son existence ; ou peut-être encore ce reproche d'hypocrisie , n'est-il qu'un raffinement nouveau de l'hypocrisie elle-même , qui veut se sauver en l'accusant ?

M. M— accuse les quakers de n'avoir pas de *délicatesse* dans le commerce , ni même d'*équité* (1) ; il ajoute que c'est-là leur *caractère national*. Observez , mon ami , que M. Mazzei , comme M. Chatellux , ne cite aucun fait , aucune autorité ; c'est donc une pure calomnie. Si c'étoit-là le caractère des quakers , manqueroit-on de faits pour le prouver ?

J'ai tant de fois entendu répéter cette ac-

(1) *Ibid.* pag. 63.

cusation de friponnerie contre les quakers, que j'ai consulté ici, avec le plus grand soin, Anglois, Américains d'autres sectes, négocians françois qui avoient eu des affaires avec eux : je n'ai pas entendu un seul fait malhonnête cité contr'eux. On se bernoit à me dire, qu'ils étoient en général fins, stricts et roides, qu'ils n'avoient de complaisances que pour les personnes de leur secte. On me disoit aussi, comme l'imprime M. M—, qu'ils entendent très-bien à vendre, qu'ils vendent cher. — J'ai réfuté, dans mon examen de Chatellux, l'absurdité de pareils reproches. Avoir cette intelligence, n'est pas manquer de probité ; c'est l'esprit du commerce. Il y a plus, je dirai franchement que c'est l'esprit général de l'Américain. Il est fin : j'en expliquerai ailleurs la cause.

M. Bingham, un des citoyens les plus opulens de Philadelphie, et qui, par ses goûts et son luxe, doit être le moins favorable aux quakers, m'a fait d'eux le plus brillant éloge. Il me dit qu'ils étoient très-exacts à remplir leurs engagemens, qu'ils ne dépensent jamais au-delà de leurs profits, etc.

Et voilà ce qui peut expliquer ce *dictum* que vous entendez si souvent répéter à Phi-

adelphie, que les quakers y sont si fins, que les juifs eux-mêmes se sont ruinés avec eux. — Des usuriers juifs se ruineront toujours avec des hommes économes, qui n'ont pas besoin d'emprunter sur gages, comme un marchand de porc se ruineroit dans le voisinage des juifs.

J'ai entendu M. Mazzei me citer, dans une conversation, une coutume des quakers, pour étayer son accusation. Il aura eu honte probablement de la reproduire ouvertement ; car je ne la retrouve que très-déguisée dans son livre. Il me dit que les quakers ne concluoient jamais positivement un marché ; ils répondent toujours : *cela se peut faire*. Et il prétendoit que lorsqu'arrive l'instant de l'exécution du marché, s'il ne leur est pas avantageux, ils se dispensent de l'exécuter, en répondant, *que cela ne se peut plus faire*. Cependant, ajoutoit-il, cette phrase de leur langue, *cela se peut faire*, se traduit dans la langue ordinaire par ces mots : *je consens à ce marché*. Ils violent donc la probité dans ce cas, et ce cas se renouvelle souvent. — C'est probablement cette coutume que M. Mazzei désigne, en disant, que *plusieurs fois il est arrivé que la manière réservée de*

traiter, que les quakers tiennent de leur religion, les a dispensés de tenir leur parole. (Rech. p. 66.)

Mais, si cet usage est vrai, si les quakers ne se lient pas autrement, il faut, ou qu'ils respectent cet engagement, ou s'ils le violent souvent, les autres négocians ne doivent faire aucun marché avec eux. Car ce petit artifice qu'on leur prête, pourroit à peine servir deux ou trois fois; mais une fois connu, il ruineroit tous les quakers, ils seroient abhorrés et fuis dans le commerce; et cependant il est de fait indubitable que les quakers ont un grand commerce, et que leurs liaisons sont recherchées par les autres manufacturiers et négocians. Au lieu de critiquer cet usage, qui consiste à rejeter, des marchés, les sermens, les écrits, il devroit paroître admirable. Combien il est auguste et conforme à la dignité de l'homme! Il rappelle toute la simplicité, toute la bonne foi de l'âge d'or, ou plutôt de la vie rurale. Avec un pareil usage, on n'a pas besoin de s'enchaîner par des écrits qui insultent à l'honneur des deux parties, on s'exempte de cet attirail de formes qui entraîne tant de frais, de vexations, de procès. Plût au ciel

que le commerce universel en fût revenu au point de pouvoir adopter et sanctionner sans danger une pratique aussi sainte!

Cette coutume, qui n'existe chez les quakers, que dans quelques cas, doit donc les honorer; et par-tout ils ont constamment prouvé qu'ils respectoient leur parole, quoi qu'il n'y eût point d'écrit. — Dans le premier séjour que j'ai fait à New-York, j'ai vu lancer un superbe vaisseau de six cents tonneaux; il avoit été construit par un quaker, qui n'avoit pas voulu s'engager par écrit à le livrer à cette époque, qui l'avoit seulement fait espérer. Il fut exact. Je retrouve le même trait en Angleterre: lisez-le, il est copié d'une gazette angloise:

« Vendredi dernier a été lancé à Gravesend, le vaisseau le Nottingham, le plus grand qui ait été bâti pour la campagne des Indes. Il est de mille cent cinquante-deux tonneaux; et, ce qui paroitra plus extraordinaire, il a été bâti dans l'espace de sept mois, temps convenu par l'entrepreneur.

» Ce fait, dit le gazetier, peut être cité pour un exemple de l'esprit qui anime les quakers. Le constructeur refusa positivement de s'engager sous des peines quelconques pour

le temps où il devoit le finir ; mais le 7 mars il le livra conformément au souhait de ceux qui l'employoient, aussi parfait que tout autre constructeur sur la Tamise eût pu le faire ».

Le respectable vieillard, M. Rotch de Nantucket, m'a raconté le trait suivant. Dans le cours de la dernière guerre, divers quakers de l'île de Nantucket envoyèrent à la mer une centaine de vaisseaux, partie pour le compte des propriétaires, et partie louée des propriétaires, appartenant à différentes sectes. Ceux qui les louèrent, se chargèrent du risque que couroient les vaisseaux à un prix qui fut fixé, sans qu'aucune obligation eût été écrite. Les vaisseaux furent pris et confisqués par les Anglois. Les comptes se réglèrent à l'amiable entre les parties, et il ne s'éleva aucune discussion.

Je vous ai dit que cet usage n'avoit lieu que dans quelque cas, tel que celui de marchés, qui peuvent être dépendans de trop de hasards, pour pouvoir prendre des obligations à terme. Alors il est des quakers assez scrupuleux, pour ne pas vouloir les contracter ; mais généralement ils en contractent par écrit, ils signent et acceptent

des lettres-de-change ; et concevez-vous que sans cela leurs maisons de banque, qui sont si nombreuses en Angleterre, pussent exister ? M. Mazzei a donc été mal instruit, ou plutôt il a trop généralisé un usage particulier.

M. Mazzei ne reproche pas aussi formellement aux quakers leur cupidité que M. Chatellux, quoiqu'il la suppose. Je dois faire, sur ce reproche de cupidité, quelques réflexions qui m'ont échappé dans ma critique des voyages de M. Chatellux, de ce mot avec lequel on veut avilir les négocians aujourd'hui (1) : on se sert de ce mot, sans en peser

(1) L'auteur du Voyage philosophique en Angleterre, que j'ai déjà cité, dit, tom. 1, pag. 237, qu'on est heureusement défendu, en France, de l'esprit de cupidité par l'orgueil du corps nombreux de nobles. — Plus heureusement cependant, nous ne possédons plus aujourd'hui ce corps si utile !

Mais dans quel esprit, pourrois je demander à ce noble voyageur, dans quel esprit les nobles, si fiers, mendoient-ils des gouvernemens lucratifs, des pensions ? dans quel esprit spéculoient-ils, agiotoient-ils, faisoient-ils des affaires, exigeoient-ils des pots-de-vin pour leur protecteur, des croupes dans les fermes, des intérêts dans toutes les entreprises ? N'est-ce pas là cet esprit de cupidité qu'ils trouvent si vil et si bas dans le négociant ? Ils sont doublement au-dessous du né-

la valeur. La cupidité consiste à amasser beaucoup d'or, à le conserver, à veiller sur ses affaires avec une attention constante, à ne négliger aucun moyen, aucune spéculation. Cette cupidité paroît un crime, sur-tout aux yeux de la noblesse, parce que, n'étant occupée qu'à dissiper, et sans cesse affamée de l'or qu'elle a l'air de mépriser, elle cherche à déshonorer ceux, dont l'occupation est d'en amasser. pour en user sans dissipation.

Tel est donc le crime qu'on reproche aux quakers. Leur crime est d'amasser de l'or et de veiller à leurs affaires; mais en leur reprochant ce soin, cette constance, on ne fait pas attention aux circonstances où ils se trouvent. Les quakers, éloignés par principes religieux de toute vue ambitieuse, éloignés de toutes les places, de tous les emplois, doivent attendre uniquement de leur industrie, leur subsistance et l'établissement de

gociant en ayant son esprit; d'abord à cause de leur hypocrisie, de leur faux dédain pour un métal qu'ils brûlent d'avoir, et ensuite par l'usage extravagant qu'ils en font. L'argent gagné par le commerce sert, en grande partie, au commerce ou à des spéculations utiles; l'argent gagné par un noble ne sert qu'au faste, qu'à la vanité, qu'à la débauche, qu'à faire naître mille poisons dans la société.

leurs

leurs enfans; ils ont donc plus besoin d'amasser de l'or que tous les autres citoyens; car ceux-ci trouvent le moyen de placer leurs enfans, ou dans des bureaux, ou à l'armée, ou dans la marine, ou dans l'état ecclésiastique.

Les quakers, d'ailleurs, fuient par principe le luxe et le faste. Ils bornent leur dépense à la table, à la finesse de leur linge, à la propreté de leurs ameublemens; ayant moins d'occasions de dépenser, ils doivent avoir plus d'or que les autres citoyens.

Enfin, les quakers ne se livrant point à l'intrigue, point aux amusemens, point aux sciences ni à la littérature, doivent être uniquement occupés de leurs affaires, et conséquemment doivent paroître plus vigilans, c'est-à-dire, plus cupides, dans la langue du préjugé et de la noblesse fainéante.

De-là résulte que l'espèce de cupidité des quakers, loin de mériter la censure, n'est que louable, puisqu'elle a pour base l'absence de l'ambition et l'horreur du luxe. C'est donc ici un véritable abus de mots: avec un mot on égorge des hommes vertueux.

M. Mazzei convient bien qu'ils sont vertueux; mais il ne leur accorde pas un degré

au-delà des autres sectes. Il croit que celles-ci ont produit des hommes aussi parfaits ; je le crois comme lui : l'image de Fénelon me fait une impression aussi douce que celle de Fother-Gill ou de Benezet. Mais, allant plus loin que lui, je soutiens, 1^o. que la secte des quakers a produit, proportionnellement à son nombre, plus de prodiges semblables, et qu'elle les a produits plus constamment ; 2^o. qu'aucune secte n'offre un tout aussi parfait, aussi harmonique, un assemblage aussi pur d'hommes vertueux, et une série aussi constante de bonnes et de grandes actions ; et pour prouver cette dernière assertion, je ne veux rappeler que l'affranchissement des nègres, exécuté chez eux par un accord unanime, par un même esprit, et par les nombreux efforts qu'elle a faits depuis, soit pour abolir la traite, soit pour améliorer et élever les noirs. Qu'on me cite, dans toute autre secte, un prodige semblable d'équité, de désintéressement et d'humanité ; qu'on m'en cite une qui, comme les quakers, se soit fait une loi de ne prendre aucune part, ni aux entreprises de corsaires (1), ni

(1) On doit se rappeler la lettre imprimée dans le cours

à celles de la contrebande, même en pays étranger, afin de ne pas engager d'autres hommes à violer les loix de leur pays. J'ai vu ici des quakers qui ne veulent pas même s'intéresser au nouveau commerce des Indes, parce que son objet principal est de faire la fraude.

Voici un autre trait qui peindra tout à-la-fois le désintéressement et la probité particuliers à cette société. Dans le cours de la dernière guerre, elle passa une résolution qui déclaroit que, quiconque rembourseroit ses dettes en papier continental (alors très-discrédité), seroit désavoué et excommunié ; et cette résolution fut sanctionnée dans un temps, où c'étoit un crime de douter de la bonté du papier continental, et où peu de personnes se faisoient scrupule de s'acquitter ainsi de leurs dettes ; et observez cependant que les quakers, comme tous les autres citoyens, recevoient de leurs débiteurs ce papier à perte.

de la dernière guerre, par un quaker qui restituoit sa part dans une prise faite par hasard, par un vaisseau marchand sur lequel il étoit intéressé.